

De son écriture ciselée, cristalline, Jean-Claude Coiffard tourne inlassablement autour du même feu. Mais comme il tourne, les ombres bougent.

Que sont ici la rose et l'abeille, le figuier et l'oiseau, et bien sûr la Loire mythique et chérie, sinon des personnages de chair et de sang, porte-flammes d'un livre insulaire aux pages imbibées d'un lavis d'aquarelle, un livre-chant réconciliant le mystère et l'évidence. Or ces pages limpides sont à contenu secret. Car le poète se trouve témoin de la proximité d'un secret (à la fois passeur et passage, donc), et ce secret a tout à voir avec le sacré, mais un sacré défini comme ouverture vers le Tout, en même temps l'Un et le Multiple. Alors il n'y a pas de pourquoi, à peine de comment, juste l'instant et le lieu. Il n'y a que la veille, les aguets, la disponibilité intérieure. Il n'y a, pour le croyant authentique qu'est Jean-Claude Coiffard, que la porosité au monde.

Le poète peut alors nous offrir une traversée de l'arc du temps, traversée sereine et mélancolique, dans le long instant d'une histoire placée sous le signe des mots. Sérénité et mélancolie se mêlent ainsi pour nous offrir des poèmes atmosphériques, des vers de traîne comme on le dit d'un ciel. Les mots de Jean-Claude Coiffard se chuchotent avant d'entrer sur la page. Ils jouent à armes avec les intervalles qui les séparent, et ainsi préservent le silence. Chez lui, l'inscription du mot est un mouvement lié à l'arrêt du temps: pour le poète, un passé qui revient dans les songes peut n'être lui-même qu'un songe : la poésie vient du songe (mot essentiel dans le livre) et y retourne, dit-il. Et le mouvement se trouve procéder de la recherche, permanente et vaine, du mot inaccessible (« je cherche / un mot interminable / un mot / rempli de rêves / et ne le trouve pas »).

Jean-Claude Coiffard est ainsi poète du temps qui dure. Son expérience du temps est à la fois dans l'écoulement irréversible et dans l'instant inédit. Le lecteur peut alors s'abandonner à la sensation du temps répété, conjugué à l'aune de la mémoire, de la perte et du songe. On a besoin de temps, dit le poète, pour penser le temps qu'on vit, et pouvoir ainsi être contemporain du temps qu'on veut.

En son écriture où voguent des vers quasi ronsardiens (« son ciel plein de larmes / dans son cœur plein de feu »), le poète navigue entre palimpseste (le disparu sous ce qui reste) et rémanence (ce qui reste quand le tangible a disparu). Et le rythme entêtant de ses hexasyllabes donne chair à l'enfance et regard au chemin. La beauté passe entre ces lignes comme au ralenti, sans urgence et sans pesanteur. Et si on « a sculpté./ un collier de larmes » à son cou, c'est qu'elle est ici, peut-être, corollaire du hiatus entre les mots et les choses qu'ils représentent, au prix sans doute de la douleur.

À la lueur de la lampe (à la fois boîte à souvenirs et métaphore), Jean-Claude Coiffard écrit. Son itinéraire onirique et mémorial est une superbe recreation émotionnelle. À moitié calligraphié et à moitié imprimé (qualité extrême des deux formes), ce livre est à lui seul un objet poétique générateur de métamorphoses. Et nous revient en mémoire la phrase de Julien Gracq: « Ce qui n'a jamais été dit ainsi n'a jamais été dit ».

Jean-Louis Bernard